

Ils montèrent les six marches du perron et furent reçus dans le vestibule par deux grands valets de pied de l'air le plus digne et le plus imposant. Ce vestibule, autrefois, était une immense pièce glaciale et nue dans ses murs de pierre ; ces murs, aujourd'hui, étaient recouverts d'admirables tapisseries qui représentaient des sujets mythologiques. C'est à peine si le curé les regarda, ces tapisseries ; et ce fut assez pour s'apercevoir que les déesses qui se promenaient à travers ces verdure portaient des costumes d'une antique simplicité.

L'un des valets de pied ouvrit à deux battants la porte du grand salon. C'était là que, d'ordinaire, se tenait la vieille marquise, à droite de la haute cheminée, et à gauche se trouvait le fauteuil marron. Plus de fauteuil marron ! Le vieux meuble de l'empire, qui était le fond de l'arrangement du salon, avait été remplacé par un merveilleux meuble de tapisserie de la fin du siècle dernier. Puis un tas de petits fauteuils et de petits poufs, de toutes les couleurs et de toutes les formes, étaient jetés çà et là avec une apparence de désordre qui était le comble de l'art.

Madame Scott, en voyant entrer le curé et Jean, se leva et, allant à leur rencontre :

—Que vous êtes aimable, dit-elle, monsieur le curé, d'être venu... et vous aussi, monsieur... et que je suis contente de vous revoir, vous, mes premiers, mes seuls amis dans ce pays !

Jean respira. C'était bien la même femme.

—Voulez-vous me permettre, ajouta madame Scott, de vous présenter mes enfants ?... Harry et Bella.... venez.

Harry était un très gentil petit garçon de six ans et Bella une très jolie petite fille de cinq ans ; ils avaient les grands yeux noirs de leur mère et ses cheveux dorés.

Après que le curé eut embrassé les deux enfants, Harry, qui regardait avec admiration l'uniforme de Jean, dit à sa mère :

—Et le militaire, maman, faut-il l'embrasser aussi, le militaire ?

—Si vous voulez, répondit madame Scott, et s'il le veut bien.

Les deux enfants étaient, une minute après, installés sur les genoux de Jean et l'accablaient de questions.

—Vous êtes officier ?

—Oui, je suis officier.

—Dans quoi ?

—Dans l'artillerie.

—Les artilleurs... c'est ceux qui tirent le canon....

Oh ! que cela m'amuserait d'entendre tirer le canon et d'être tout près !

—Vous nous emmènerez, un jour, quand on le tirera, le canon ; dites, voulez-vous ?

Madame Scott, pendant ce temps, causait avec le curé, et Jean, tout en répondant aux questions des enfants, regardait madame Scott. Elle avait une robe de mousseline blanche, mais la mousseline disparaissait sous une véritable avalanche de petits volants de valenciennes. La robe était largement décolletée par devant, en carré. Les bras nus jusqu'au coude, un gros bouquet de roses rouges à l'ouverture du corsage, une rose rouge fixée dans les cheveux par une agrafe de diamants, rien de plus.

Madame Scott s'aperçut tout à coup que Jean était occupé militairement par ses deux enfants :

—Oh ! comme je vous demande pardon, monsieur !

Harry ! Bella !...

—Je vous en prie, madame, laissez-les-moi.

—Et comme je suis contrariée de vous faire dîner si tard ! Ma sœur n'est pas encore descendue. Ah ! la voici.

Bettina fit son entrée. La même robe de mousseline blanche, le même petit fouillis de dentelles, les mêmes roses rouges, la même grâce, la même beauté, et le même accueil riant, aimable, ouvert.

—Je suis votre servante, monsieur le curé. M'avez-vous pardonné mon horrible indiscretion de l'autre jour ?

Puis, se tournant vers Jean et lui tendant la main :

—Bonjour, monsieur... monsieur... Bon ! voilà que je ne me rappelle plus votre nom... et cependant il me semble que nous sommes déjà de vieux amis ?... monsieur ?...

—Jean Reynaud.

—Jean Reynaud... c'est cela. Bonjour, monsieur Reynaud !... mais, je vous en préviens loyalement, quand nous serons tout à fait de vieux amis, dans une huitaine de jours, je vous appellerai monsieur Jean.... C'est un très joli nom, Jean.

On annonça le dîner. Les gouvernantes vinrent chercher les enfants. Madame Scott prit le bras du curé, Bettina, le bras de Jean.... Jusqu'au moment de l'apparition de Bettina, Jean s'était dit : "La plus jolie, c'est madame Scott !" Quand il vit la petite main de Bettina se glisser sous son bras et quand elle tourna vers lui son délicieux visage, il se dit : "La plus jolie, c'est miss Percival !" Mais il retomba dans ses perplexités quand il fut assis entre les deux sœurs. S'il regardait à droite, c'est de ce côté-là qu'il se sentait menacé de devenir amoureux... et s'il regardait à gauche, le danger se déplaçait tout aussitôt et passait à gauche.

La conversation s'engagea, facile, animée, confiante.... Les deux sœurs étaient ravies. Elles avaient déjà fait une promenade à pied, dans le parc. Elles se promettaient de faire, le lendemain, une longue promenade à cheval dans la forêt. Monter à cheval, c'était leur passion, leur folie ! Et c'était aussi la passion de Jean, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, on le pria d'être de cette promenade du lendemain. Il acceptait avec joie. Personne, mieux que lui, ne connaissait les environs : c'était son pays. Il serait si heureux de leur en faire les honneurs et de leur montrer une foule de petits endroits ravissants, que jamais, sans lui, elles ne sauraient découvrir !

—Vous montez tous les jours à cheval ? lui demanda Bettina.

—Tous les jours et généralement deux fois. Le matin pour mon service et le soir pour mon plaisir.

—De bonne heure, le matin ?

—A cinq heures et demie....

—A cinq heures et demie, tous les matins ?

—Oui, le dimanche excepté.

—Alors, vous vous levez ?...

—A quatre heures et demie.

—Et il fait jour ?

—Oh ! en ce moment, grand jour.

—Se lever ainsi à quatre heures et demie, c'est admirable !... Nous finissons notre journée, bien souvent, à l'heure où vous la commencez. Et vous l'aimez, votre métier ?

—Beaucoup, mademoiselle. Cela est si bon d'avoir son existence toute droite devant soi, avec des devoirs bien nets et bien définis !

—Cependant, dit madame Scott, ne pas être son maître, avoir toujours à obéir !...